

Juste  
après la vague

Sandrine Collette

Juste  
après la vague



© Éditions Denoël, 2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0221-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*À Anne-Marie,*

*Les fées existent.  
J'en connais une.*

## PROLOGUE

Louie se pencha pour ramasser la petite chose mouillée que la mer avait poussée jusqu'à la rive et qui se tenait là, inerte, à peine agitée par l'eau, se heurtant à la terre. C'était une mésange, une bleue, de celles qu'ils essayaient de préserver, avant, parce qu'elles se faisaient rares. Il la prit entre ses mains et la tendit à son père.

— Tiens, Pata. Encore une.

Le père hocha la tête et la garda contre lui. Les autres regardaient en silence. Ils iraient l'enterrer plus tard, là où ils avaient mis les oiseaux morts. Ce serait le cent trente-quatrième – Louie connaissait le chiffre par cœur.

Et comme les autres, il se remit à contempler l'océan en rage.

\*

Ils étaient là tels des chatons trempés sous la pluie, calés les uns contre les autres avec leurs regards hébétés, les yeux qui cillaient à cause des rafales de vent et des averses chaudes. Devant eux, c'était la mer, mais pas que. Derrière, à gauche, à droite, c'était aussi la mer. En six jours, ils n'avaient pas eu le temps de s'habituer, mais ils avaient compris que le monde ne serait plus jamais comme avant. Ils ne disaient rien. Juste, ils se tenaient par la main tous les onze, le père, la mère et les neuf enfants, visages fouettés par le temps devenu fou, par le déluge qui ne s'arrêtait pas, ou si peu, les obligeant à se replier autour de la maison.

Six jours depuis la vague.

Le raz-de-marée était arrivé et personne ne l'avait entendu.

Ou si quelqu'un l'avait entendu, c'était déjà trop tard.

*S'ils auraient dû le prévoir ? À quoi bon se torturer, avait chuchoté le père, à présent que c'est fait.*

Depuis, ils n'avaient pas vu âme qui vive ; Pata avait dit qu'ils étaient peut-être les seuls survivants, rapport à cette fichue colline qui

coupait les pattes des petiots quand ils rentraient de l'école à la fin de la journée, oui, cette colline qui leur avait sauvé la vie parce qu'elle était perchée trop haut et qu'elle montait trop fort. Le village se trouvait en bas, dans la vallée où il n'y avait plus rien à voir. Cependant, à cet instant, ils se tournèrent d'un bloc vers elle, comme si la pensée leur était venue tous ensemble ; et dans la vallée, c'était encore la mer.

La vague avait déferlé sur le monde et avait tout emporté, maisons, voitures, bêtes et humains par milliers, attrapant les chairs et les murs en béton pour les enfouir sous les lames et les courants effrayants, les écraser, les gober sans retenue – si elles s'étaient retirées, les eaux auraient laissé derrière elles des champs lessivés, jonchés de corps morts et de débris d'os, de métal et de verre, mais elles n'étaient pas redescendues, elles s'étaient installées là, envahissantes et meurtrières, et depuis six jours elles charriaient des arbres arrachés, des poutres brisées, des cadavres au ventre gonflé que les petiots regardaient passer en essayant de les reconnaître.

Pourtant, cela faisait des mois que les vieux avaient prévenu. Et à la fois ils avaient senti que quelque chose arrivait, et ils s'étaient trompés dans les grandes largeurs. Mais ils n'étaient plus là pour en causer, ni gueuler de qui avait eu raison ou tort, puisqu'ils étaient aussi morts que les autres et que leurs chapeaux de paille flottaient à la surface de l'eau en suivant les courants et les méandres de cette nouvelle mer. Cependant, s'il fallait leur rendre justice, ils avaient bel et bien perçu l'infléchissement du climat. Ils avaient été les premiers à regarder le ciel et à dodeliner de la tête en fronçant les sourcils dans un murmure. Tout ça n'était pas normal, chuchotaient-ils, d'abord entre eux, puis très vite à qui voulait l'entendre. Non, ces vents qui tournaient en rond, revenant sans cesse abîmer les maisons et les cultures, ces trous d'air qui inquiétaient les bêtes et donnaient au coucher du soleil des teintes jaunes et pourpres, cela ne présageait rien de bon, rien que l'on connaissait, et ils hochaient la tête à nouveau, attendaient, certains qu'un jour cela *serait*.



Les autres, les gouvernements, les politiques, sans doute qu'ils le savaient tout aussi bien. Mais là-dessus, ç'avait été bouche cousue. Personne n'en avait parlé, en dehors de poignées d'illuminés qui sonnaient l'alarme sur des sites Internet et que l'on traitait aussitôt d'hérétiques et de mauvais prophètes en leur faisant des procès ou en leur opposant dix études signées, certifiées, validées. Quelques centaines d'habitants, l'hiver précédent, avaient quitté la région sans rien dire – il ne s'agissait pas de faire effondrer le marché immobilier et de partir les mains vides. On s'en souvenait avec un rictus méprisant : *Ah, eux ? Les trouillards ?* Et puis voilà.

Bref, les vieux avaient eu raison, parce que le ciel et les saisons s'étaient déréglés, et qu'une ère de tempêtes et de petits ouragans avait commencé. Cela secouait la mer en face d'eux, et les arbres qui perdaient des branches chaque fois, tels des épouvantails auxquels on aurait arraché un bras puis un autre, et les branches, et les arbres, tombant et roulant, avaient tué quelques personnes et bien davantage de bêtes, les vents avaient étêté les maisons et les vagues avaient creusé des trous et monté

des geysers dans le sable de l'océan qui n'y comprenait plus rien.

Mais ce que les vieux n'avaient pas vu, c'est que la catastrophe, la vraie, la grande, celle qui avait fait des milliers ou des millions de morts – impossible de savoir aujourd'hui –, était venue d'une tout autre chose : sur l'île perdue dans la mer en face d'eux, le volcan s'était effondré, provoquant un raz-de-marée géant qui avait englouti la moitié de la terre.

D'après le père, qui s'intéressait à la géologie, c'était le flanc nord qui avait glissé sous l'eau dans un fracas colossal, cent millions de tonnes de roche, estimait Pata, qui avaient engendré la première vague de près de cent mètres de haut, et s'il avait fallu donner un chiffre, même approximatif, cette vague avait dû s'élancer à quatre ou cinq cents kilomètres heure. La seule chance qu'ils avaient eue, c'est que la lame de fond était partie vers l'Atlantique ; eux, sur les côtes, n'avaient pris que les restes – maigre consolation quand ils observaient le monde noyé autour d'eux, l'eau avait tout recouvert à l'intérieur, et là aussi Pata avait longuement réfléchi et conclu d'un air grave

que la mer s'était sans doute avancée de cinq cents kilomètres dans les terres. Tout le monde ici savait que, très longtemps auparavant, la même catastrophe s'était déjà produite, c'était alors le flanc ouest du volcan qui avait craqué en provoquant une lame de fond qui, malgré la distance, était arrivée jusqu'en Amérique en ravageant le littoral.

Six jours plus tôt, donc, Louie avait été le seul à voir cette vague.

Depuis, il pleurait la nuit, la mère restait près de lui jusqu'à ce qu'il se rendorme.

Il l'avait vue parce que c'était lui qui s'occupait des poules ; à dix-neuf heures précises, lorsqu'ils avaient tous fini les devoirs pour l'école, pris les douches et passé les pyjamas, à dix-neuf heures juste avant le dîner, lui Louie vérifiait une dernière fois que le poulailler était bien fermé – cinq mois auparavant, une fouine sans doute, ou un renard, avait égorgé la moitié de la volaille en se faufilant par un grillage branlant, et Louie avait juré que plus jamais, plus jamais. Il avait renforcé toutes les portes, et surveillait de près. Mais ce soir-là ce n'étaient pas les poules qu'il avait regardées avec ces yeux écarquillés à

croire qu'il ne les refermerait plus, ce n'étaient pas elles qui avaient fait trembler la terre et l'intérieur de son ventre, le mettant à genoux. La vague, levée tel un monstre liquide, lui avait arraché un cri de terreur. Elle avait obscurci le ciel à des kilomètres de lui, ouvert une gueule béante et s'était lancée à l'assaut du monde, des hommes et des bêtes.

Louie avait couru comme un dératé, barricadant la porte de la maison derrière lui avec des hurlements, haletant et bafouillant, la mère avait cru qu'il délirait, il n'avait pas su expliquer, pas avant que le choc du raz-de-marée fasse trembler les sols et chanceler les murs, et que les vagues brisent toutes les vitres de toutes les fenêtres.

Cette nuit-là, ils auraient voulu l'oublier, depuis les parents jusqu'au bébé, cette nuit qui avait laissé la maison suintante d'eau et les esprits pleins d'une épouvante inextinguible, l'océan se glissant partout, sa langue entraînant sur son passage tout ce qu'elle pouvait emporter, tout ce qu'elle pouvait détacher, et déchirer, et ramener avec elle au cœur des flots dont rien ne reviendrait jamais. À l'aube suivante, où que

porte leur regard, il glissait sur une étendue grise, bleue ou verte, des herbes perçant la surface là où il n'y avait sans doute qu'un pied ou deux de profondeur – rien sur le reste. De l'eau à croire que l'on était en pleine mer, et c'était devenu une mer en effet, avec de rares îles qui émergeaient encore, là où, quelques heures plus tôt, se tenait le monde.

Des rocailles, et puis le volcan efflanqué.

Tous ils le savaient depuis cette aube-là, que la maison ne tenait plus debout. Les vents persistants la faisaient grincer jour et nuit. Ils avaient espéré une journée, puis deux, repérer quelqu'un sur la mer, croiser une pauvre âme pour se convaincre qu'il restait quelque chose de vivant sur cette terre devenue océan ; ils n'imaginaient pas que tout pouvait avoir péri, même si la mer ne cessait de trimbaler sans douceur des corps morts, *On dirait des petits bateaux*, avait murmuré Noé en les regardant passer, et Madie et Pata ne l'avaient pas grondé parce que, en vérité, c'est à cela que ça ressemblait, comme quand on met des coquilles de noix vides sur le lit d'un ruisseau pour les observer